

La Chute et l'Exil

Nicolas Liorac

Coordonnées :

Nicolas (Liorac) Raineson

nicolas.liorac@gmail.com

06.75.47.76.68

Avant propos

Comme il y a fort à parier que ces lignes seront lues plusieurs siècles après leur écriture, je me dois de commencer par une mise au point spatio-temporelle.

Printemps 2020 AD

Système Solaire, planète Terre, berceau de l'humanité.

En quelques semaines, des formes très virulentes de peste, de variole et de grippe espagnole se répandirent à la surface du globe, semant la mort, le chaos et la ruine.

Été 2020

Les trois fléaux mutèrent entre eux pour donner naissance au solanum, vecteur de la zombification. Ce nouveau virus se répandit si vite à la surface du globe qu'il mit un terme aux épidémies et simplifia terriblement la situation : au beau milieu de l'été, dans un monde en ruine, deux milliards d'humains survivaient face au double de zombies.

2026

Sur la Lune, les survivants de la colonie scientifique internationale lancèrent un premier vaisseau spatial en direction de l'étoile Alpha du Centaure. Devant le spectacle d'une Terre ravagée par les zombies et l'Automne nucléaire, ils avaient décidé de prendre la porte des étoiles.

2053

Après un vote solennel, les dix millions de colons qui vivaient autour de cinq nouvelles étoiles décidèrent d'abandonner les ultimes bases du Système Solaire, rompant ainsi les dernières amarres avec la Terre.

Ainsi débuta l'Exil.

Je suis mêlé de si près à tous ces événements que raconter ma vie, c'est raconter ces trois décennies qui ont changé

le cours de l'aventure humaine.

Par exemple, les épidémies et la fin du monde, c'est moi. Tout seul ou presque, j'ai semé le chaos et renversé les sociétés humaines. Plus tard, sur la Lune, je suis devenu partie prenante du destin de l'humanité. Ma mort prochaine et le lieu d'où je vous écris – mon tombeau sur je-ne-sais quelle planète – sont des coups joués dans une partie qui a pour enjeu notre survie.

Autrement dit, j'avais décidé de renverser le monde pour m'amuser un peu et j'ai finalement embarqué dans une croisade pour sauver l'humanité. Mourir utile après avoir semé le désordre, en somme. Le récit à venir est celui de mes aventures autant que celui de ma rédemption.

Il s'articule en deux parties : la première a été rédigée sur Terre et je ne l'ai pour ainsi dire pas retouchée ; la seconde est le journal retraçant mon périple depuis la Lune jusqu'à ma tombe.

Première partie

Le récit de la Chute

Le jour où...

Dans quelques semaines, six ans après avoir causé la ruine des sociétés humaines, je vais quitter la Terre pour gagner la Lune. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'attend là-haut mais une chose est sûre : je dois impérativement avoir bouclé ce récit avant de partir. Les circonstances de mon départ exigent que j'aie mon autobiographie sous le coude.

Comme le temps presse déjà, je passe sous silence ma vie antérieure. D'une part, elle est sans importance pour la bonne compréhension de mon propos et surtout, à travers les détails que je vais donner au fil de la narration, vous dresserez votre propre portrait, ce qui sera plus que suffisant.

Cette histoire commence donc sur Terre, en France, à Paris, un samedi de mars 2018. Je broyais du noir dans mon

modeste appartement à proximité du boulevard périphérique. J'avais la mâchoire crispée et le regard sombre après une énième déconvenue, un nouvel échec. Ma vie était un triste navire prenant l'eau de toute part.

J'étais aux abois.

À un moment donné, pour éviter l'implosion, je me suis précipité dehors, non sans emporter mon kit médical d'urgence – quelques joints bien chargés dans un paquet de cigarettes. Errer dans Paris me faisait toujours du bien. Mes pas me conduisirent dans une grande librairie où je découvris ces mots d'Adolf Hitler au rayon histoire :

« J'avance avec l'assurance d'un somnambule sur la voie qu'a tracée pour moi la Providence¹ . »

Ce fut un choc.

Cette phrase disait tout de ma condition.

J'étais ce somnambule.

J'attendais mon réveil, mon destin.

Estomaqué par ces quelques mots, je m'adossai au mur, les yeux clos, pour retrouver mon calme. Je ne sais quelle alchimie opéra dans mon esprit mais quand je rouvris les yeux, je n'étais plus le même.

Le somnambule venait de se réveiller et il connaissait le cap à suivre. Sa boussole interne pointait la bonne direction.

L'instant d'après, je quittai la librairie pour battre le pavé parisien non sans allumer un joint. Alors, exalté par le cannabis fusant dans mes veines, je me mis à planifier les opérations. Les pièces du puzzle s'assemblèrent avec la rapidité de la Wehrmacht dans les plaines russes à l'été 1941. Blitzkrieg et percées foudroyantes². En deux heures, j'avais l'essentiel du plan, ce qui me conforta dans ma nouvelle résolution car la Providence, en mettant si vite un tel plan entre mes mains, ne pouvait que me demander d'agir.

Place Vendôme, je sortis un instant de mes pensées pour

1 Dans la biographie de l'historien Ian Kershaw, passionnant pavé de 2 800 pages. Je vous donnerai bien les références ou le numéro ISBN mais vous savez, en 2026, les concepts de librairie et de catalogage...

2 Sauf que moi, j'ai vraiment pris Moscou. Petits bras les nazis !

envisager le luxe, le pouvoir, la puissance que symbolisait l'endroit, toutes ces choses hors de ma portée dans l'Ancien Monde. Devant moi, un avocat et sa danseuse. Elle sentait le botox à cent mètres et lui puait le fric.

Eux, c'était un devoir de s'en débarrasser.

Non loin, sortant du ministère de la Justice, je vis une élégante, affairée comme une future ministre. La trentaine, une démarche assurée, féminine, des escarpins de luxe, des jambes gainées du nylon d'une paire de bas de qualité. Cette jeune femme incarnait exactement tout ce qui m'échappait.

En la regardant passer, je compris que je n'étais plus le même. Trois heures plus tôt, j'aurais ruminé le sentiment d'échec et la frustration qu'elle éveillait en moi.

Là, plus rien de cette réaction.

Tout le contraire même.

Devant le spectacle de sa féminité, je sentais poindre en moi l'énergie, la motivation, la force pour mener mon projet à son terme. J'avais enfin une croisade à accomplir, une quête à achever, un Graal à trouver.

Finalement, elle tourna la tête et son regard croisa le mien. Mes yeux Apocalypse causèrent une hésitation imperceptible, un léger tremblement qui disaient tout du basculement qui venait d'opérer en moi.

Je n'étais plus le même.

La radicalité apocalyptique m'habitait à présent.

Je repris la marche et l'établissement du plan pour m'arrêter au Trocadéro, devant la tour Eiffel. Je me revois encore mettre les poings sur les hanches, bomber le torse en inspirant un grand bol d'air, avant de toiser la vieille et noble dame tel un Rastignac dévoyé.

« À nous deux, Monde moderne. »

Je me donnais deux ans.

Trois maximum.

Le nerf de la guerre

Pour agir avec l'efficacité et la rapidité requises, j'estimais mes besoins à cinq cent mille euros minimum. Deux possibilités s'offraient à moi pour acquérir une telle somme en peu de temps.

La première était les jeux de hasard.

Autrement dit : provoquer la chance du diable. Hitler lui-même avait échappé à plusieurs attentats uniquement de son fait, donc la chance pouvait décider de se prononcer en ma faveur.

En deux semaines, j'ai donc consciencieusement flambé cinq mille euros, part importante de mes maigres économies. Jeux à gratter, grandes loteries, paris sportifs et même virées au casino. La mise initiale fut presque triplée mais ce n'était que du beurre dans les épinards alors que j'appêtais un festin.

La seconde option était bien plus délicate à mettre en œuvre mais assurée d'aboutir. Elle consistait en une

simplification administrative entre les comptes bancaires d'une même lignée génétique.

« Hein ? Quoi ? Comment ?

- Le monsieur te dit qu'il doit tuer ses parents pour toucher leurs grasses économies.

- Ah ! »

Pendant cinquante ans, père et mère avaient tenu un commerce fort prospère en banlieue parisienne et fait deux héritages rondouillats. Avec le lent travail du temps et des intérêts, j'estimais le magot à un joufflu million d'euros à partager avec ma sœur aînée, le Trésor public et la sangsue accrochée aux testaments qui parlait trop latin pour être honnête. Soit un gros demi-million d'euros au final pour votre humble serviteur, ce qui était parfait.

Quelques mots à propos de ce geste apparemment œdipo-freudien. Oui, j'ai tué mes parents mais ne vous y trompez pas. Il n'y a là rien de gréco-autrichien. Mes parents, à l'image de tous les humains à la surface de la planète, n'étaient plus que les pions de l'échiquier que je m'apprêtais à jeter terre...

Bon, il y avait aussi une reine sur cet échiquier.

Ma Reine.

Marla, l'amour qui m'attendait sur la route du Geste, le vagin qui me permit d'arriver à mes fins, celle qui règne sans partage dans mon cœur depuis notre premier regard et même après sa mort.

Dans ce même élan de franchise qui m'anime depuis le début de ce récit, je dois reconnaître que l'idée de liquider mes parents m'avait déjà effleuré l'esprit. Un soir, quelques années avant mon Geste, en proie au désespoir suite à je ne sais plus quelle déconvenue, je m'étais mis à imaginer les moyens rapides de m'enrichir pour échapper au marasme. Naturellement, le premier fut la mort de mes parents.

« Et comment tu t'y prendrais, imbécile ? m'étais-je alors gourmandé mais fort curieux tout de même.

- Tu vois Lartigue ? Tu vois les routes alentour ? »

Lartigue, c'était la maison familiale côté paternel, quelque part dans le Massif Central. Un trou perdu de toute beauté, une vieille ferme isolée au fond d'une vallée, avec des routes sinueuses en pagaille. Mes parents, jeunes retraités, y passaient le mois de mai à venir.

J'avais négligé les ponts et congés pour ne pas avoir à ruminer le fait de ne pas partir en famille ou avec les amis, mais la donne venait de changer. Je devais à tout prix rejoindre mes parents une petite semaine pour les zigouiller.

Arriver à mes fins ne fut pas difficile car j'étais fonctionnaire et que niveau repos, congés-maladie et aménagement du temps de travail, la fonction publique française, c'était rudement bien pensé.

« Les cinquante ans de mariage de mes parents, expliquai-je à mon supérieur. On en profite pour fêter mes quarante ans qui approchent. J'ai complètement oublié de poser mes jours. »

Je rejoignis mes parents en train de nuit, heureux devant la double perspective de revoir notre belle vallée et d'approcher de la croix sur la carte au trésor. Père et mère étant sur place depuis plusieurs jours, je n'eus pas à participer au grand nettoyage de printemps et pus donc œuvrer sans attendre à ma succession.

Tout d'abord, choisir le lieu du drame.

J'avais déjà une petite idée : une série de quatre virages prononcés à trois kilomètres de la maison. Une fois sur place, je fus de longues minutes à considérer la chaussée étroite et abîmée, les virages, l'espacement des arbres, les ravins bordant la route. Quand j'eus la scène, son emplacement et son déroulement bien en tête, je pu passer aux points suivants.

D'abord, mon alibi.

Si jamais les gendarmes creusaient autour de ces morts – la mort accidentelle de deux vieux radins pleins aux as, ça pouvait faire clignoter une lumière rouge chez eux – je devais être au-delà de tout soupçon. Pour cela, j'allais me servir de ce qui confondait souvent les criminels depuis une trentaine d'années : le bornage téléphonique. Muni de cartes IGN au 25 000^e, j'ai arpenté les alentours du Mas, avec mon téléphone brandi comme un bâton de sourcier. Je vis deux relais et leurs zonages approximatifs, je vis les pistes à suivre et les pentes à monter pour façonner mon alibi. À ce moment, j'étais indien, éclaireur, ranger, je suivais la piste de la guerre et de la révolution.

Ensuite venait la préparation du vélo qui vieillissait dans le garage et dont j'allais avoir grand besoin. En une journée, les mains dans le cambouis, j'en fis mon fier Bucéphale.

Dernier point de ma préparation testamentaire : forcer le

destin, ce qui se faisait au contact de mes parents. Mon père, à plus de soixante-quinze ans, avait les boulons qui commençaient à se desserrer. Il perdait lentement la tête et la vue. Ma mère le harcelait pour qu'il arrête de conduire et moi-même, je le mettais fréquemment en garde. Mon attitude changea pendant ce séjour printanier où l'impotence qui guettait mon père était devenue un élément du Grand Plan.

Connaissant parfaitement les schémas régissant la vie de mes parents, je réussis, par petites touches discrètes, à conforter mon père dans son droit à conduire.

« D'un autre côté, papa, dis-je en aparté, là où je suis d'accord avec toi, c'est qu'ici, tu risques pas de renverser une poussette ou de voir un scooter débouler sans prévenir. Et tu connais les routes par cœur. »

Ou alors, à ma mère, dans un tout autre registre :

« Papa est mal luné en ce moment. Il attend le moindre prétexte pour te tomber dessus. Si tu veux lui couper l'herbe sous le pied, passe lui son caprice et laisse le bouder dans son coin. Et puis s'il doit conduire, vaut mieux ici qu'à Paris. »

L'état de guerre civile permanent entre mes parents fit le reste : mon père prit systématiquement la voiture. Il faut savoir qu'ils avaient vécu cinquante ans ensemble, entre la boutique au rez-de-chaussée et l'appartement à l'étage, à lentement se prendre en grippe.

L'avant-dernier jour fut le bon.

Comme mes parents n'avaient pas été au village la journée précédente, je savais qu'ils iraient ce matin-là. Voici, à l'infinitif, le déroulement exact de la journée :

- Se réveiller aux aurores et sortir Bucéphale.
- Rentrer avant le petit déjeuner des parents et leur faire une bise, la dernière, sans ressentir d'émotion particulière.
- Partir devant eux pour une journée de marche dans la direction opposée à celle de l'accident à venir.
 - Retrouver Bucéphale et l'enfourcher pour gagner la zone couverte par l'autre antenne-relais puis envoyer un texto anodin à sa sœur vivant en Australie pour accrocher la borne.
 - Cacher le téléphone, le programmer pour qu'il s'allume deux heures plus tard afin d'accrocher la borne.
 - Regagner la maison pour s'emparer des jumelles et du fusil. Au passage, se restaurer puis gagner le lieu du drame.
 - Se placer au bon endroit pour voir arriver la voiture des parents tout en priant pour qu'elle soit la seule à passer.

- Avoir une montée de sueur en voyant la voiture des parents deux minutes plus tard, seule et prête pour le sacrifice.
- Vérifier, aux jumelles, que le père était au volant.
- Gagner en courant le point retenu pour surgir et arriver à ses fins et surtout aux leurs.
- Trébucher sur une racine et se sentir stupide d'une telle chute quand on veut renverser la société.
- Trouver le temps d'en rire.
- Se placer derrière le tronc prévu, sortir le foulard et le bob prévus pour se grimer.
- Bondir sur la route à l'approche des parents, brandir le fusil, crier, gesticuler, menacer, faire peur.
- Contempler son père figé par une crise cardiaque puis la sortie de route du véhicule, sa chute dans le vide et sa rencontre brutale avec le sol, dix mètres plus bas.
- Détaler comme un lapin.
- Pédaler Bucéphale comme un dératé.
- S'écrouler dans les herbes, récupérer son téléphone, consulter un article quelconque de l'actualité sportive puis éteindre le terminal.
- Faire une sieste bien méritée.
- Rentrer tranquillement.
- Reconnecter le téléphone à l'approche du Mas pour y découvrir le message laissé par un gendarme grave et préoccupé qui demandait de rappeler dès que possible.

Ce message vocal me fit reprendre contact avec la réalité. Dans la foulée, j'appelai la gendarmerie où l'on ne voulut rien me dire.

« Mais je n'ai pas de voiture. À pied, y'en a...

- Nous arrivons. »

Après la traversée de l'Asie sur le dos de Bucéphale, une seconde épreuve m'attendait donc en cette journée bénie des dieux bancaires : le défi théâtral.

Passer pour le fils éploré.

En voyant leur voiture s'avancer vers la maison, je me composai le visage le plus fermé possible. Pour cela, je fis défiler à toute vitesse les pires moments de mon existence. Mon séjour d'une semaine en hôpital psychiatrique, la fois où j'avais été racketté et molesté au lycée...

Voilà, j'avais le visage sombre.

L'idée vint dans la foulée : tenter le tout pour le tout

devant les gendarmes.

« Un accident de voiture ? fis-je à leur approche. »

Le gradé opina du chef, une moue désolée sur le visage.

« Tous les deux ? »

Même réaction.

« Mon père était au volant, non ? »

Nouvel acquiescement.

Je fis appel à la colère.

« On arrêta pas de lui dire ! Sa vue baissait, il perdait ses réflexes. »

Puis je me tus pour contracter la mâchoire comme si j'avais à retenir des larmes. Étais-je crédible ? Je le pense car pas un seul instant, notre entrevue ne flirta avec une quelconque forme d'interrogatoire.

La fin de la journée fut marquée par le début des démarches funéro-administratives et leurs lots de visages compassés. D'un autre côté, ils avaient raison de tirer des tronches de cent mètres de long : c'était leur enterrement qu'ils étaient en train d'acter.

Le lendemain, avec l'impatience du gosse devant ses cadeaux de Noël, j'appelai le notaire pour lancer la succession. Dans la foulée, je mis ma sœur au courant.

Un seul événement mérite d'être encore mentionné dans cette affaire : la manifestation de la chance du diable dont avait joui mon mentor autrichien un petit siècle avant moi. Me concernant, elle arbora le masque d'une catastrophe aérienne.

L'avion que prirent ma sœur, son mari et ses deux enfants pour l'enterrement s'abîma en mer. On ne retrouva jamais l'épave. Selon les experts, l'avion gisait au fond d'une faille approchant les huit kilomètres de profondeur. Fin de l'affaire. En apprenant la nouvelle, je ne pus réprimer un large et diabolique sourire. Je fis même quelques pas de danse avant de lever les bras au ciel pour crier ma joie.

Double part de gâteau !

Plein aux as, le révolutionnaire.

Et, au passage, je tenais une preuve supplémentaire que je suivais la bonne route car c'était bien évidemment la Providence qui avait crashé l'autre héritière de la dynastie.

C'est ainsi qu'après une orgie de funérailles et de démarches notariales, votre humble serviteur se retrouva à la tête d'une fortune dépassant les deux millions d'euros.

C'était le joli petit secret de mes parents, enfoui sous une

vie de dispute et de pingrerie. Cette somme me permettait de redimensionner mes ambitions et de préparer non plus une Base pour ma survie mais un Château.

Achever la métamorphose

Une fois le financement des opérations acquis, il me restait un point à traiter avant de me lancer dans la réalisation concrète du plan, celui de ma métamorphose. La chenille devait laisser la place au papillon, ce qui se résumait concrètement par l'adoption d'une nouvelle Attitude puis d'une nouvelle Hygiène.

La nouvelle Attitude.

Pour agir, je devais changer de peau, de look, de gueule, enfiler le bleu de travail révolutionnaire ou encore, à l'image du Comte de Monte-Cristo, endosser le costume de la vengeance.

Le Comte fut mon plus fidèle compagnon pendant la réalisation du Geste. Je relus deux fois le livre pour inscrire dans ma mémoire le parcours de cet homme qui me ressemblait tant. Edmond Dantès, j'avais été humilié et trahi par la Société ; Comte de Monte-Cristo, j'allais mener ma vengeance avec la même implacabilité mais à une tout autre échelle.

Pour commencer, je fis l'acquisition d'une tondeuse pour raser au sabot 9 mm ma tignasse un peu trop propre et je mis ma barbe à niveau pour finaliser une gueule de combattant.

Ensuite, il y eut un renouvellement complet de ma garde-robe. Dix-mille euros pour acheter la sape élégante d'un quarantenaire inséré en toute décontraction dans la Société. Pour compléter mon look de vrai rebelle, je me fis tatouer en gothique les lettres JSLS à l'endroit où les membres de la SS se faisaient tatouer leur groupe sanguin. Je vous en donnerai le sens plus tard mais je fais confiance à votre sagacité pour le découvrir d'ici là.

La nouvelle Hygiène.

Celle de la discrétion, de l'invisibilité, de l'évitement des caméras et autres senseurs de Big Brother. Par précaution, je devais agir comme si un ennemi plus ou moins secret, plus ou moins occulte surveillait, asservissait, contrôlait la société donc en aurait après moi qui n'aspirait qu'à une chose, le renverser.

Pour incarner cet adversaire et mieux l'éviter, je lui donnais un nom et un visage : la Pieuvre, avec ses tentacules qui innervaient tous les compartiments de la société pour mieux nous soumettre. Pour agir hors de sa vue et de sa vigilance, je devais réduire ma signature radar, mon empreinte numérique dans les réseaux du monde moderne.

Attention, il ne s'agissait pas de disparaître du jour au lendemain car cela aurait été aussi soupçonnable qu'agir en plein jour. Je devais simplement me faire tout petit sur les écrans de contrôle de la Pieuvre.

Pion parmi les pions, grain de sable sur la plage.

Le premier principe de cette Hygiène de l'Invisibilité me dictait de couper les ponts avec mon ancienne vie, notamment en changeant d'appartement. J'ai donc quitté mon deux pièces avec mes beaux habits noirs. Pour tout le reste, je fis appel à un chiffonnier. En parallèle, je mis un terme à tous les abonnements, prélèvements, virements et autres ponctions sur mon compte avant de le fermer.

Je rendis alors visite à la Compagnie Financière Dangler où un jeune banquier avec dix mois de salaire au poignet se montra très poli surtout après avoir vu les sommes que je m'apprétais à déposer. À ma demande, il me recommanda auprès de la très discrète Trussard, maison suisse avec bureaux parisiens où j'ouvris un compte avec six-cent-mille euros. J'avais besoin de la légendaire discrétion helvète pour certaines parties de mon plan.

Chaque compte fut pourvu d'une carte de crédit aux plafonds de retrait et de paiement difficilement visibles depuis la terre ferme. Enfin, je fis confiance à mon banquier parisien qui plaça quatre cents mille euros en bourse pour de la spéculation agressive à court terme – la seule, la vraie.

En plus de l'enrichissement escompté, c'était aussi une façon de mieux disparaître car jamais la Pieuvre ou ses agents n'iraient chercher un dangereux comploteur du côté des capitalistes pur jus.

Au cœur de ma nouvelle prophylaxie, on trouvait les téléphones portables, ces laisses modernes dans la main du dieu Télécom. Heureusement, il était facile de s'en débarrasser.

On ne peut plus simple même.

Un passage chez le buraliste pour acheter trois téléphones prépayés avec plusieurs centaines d'euros de recharge et le tour était joué. Pas de pièce d'identité, pas de prélèvement, pas de

nom sur un contrat et, de par la simplicité des terminaux, beaucoup moins de traces qu'avec la version élaborée de ces laisses, le smartphone. À la fin de mes préparatifs, j'avais cinq téléphones en service, chacun couvrant un aspect de mon plan. Pour Internet, ce fut la même chose ou presque, avec l'achat de plusieurs clés prépayées.

Ensuite, l'Hygiène m'imposait de payer autant que possible en liquide, de la main à la main, surtout l'achat de la pléthorique quincaillerie utile à la survie post-apocalyptique.

Pour conclure, l'Hygiène me dicta enfin de cesser de consommer du haschich comme je le faisais avec addiction. Je ne pouvais prendre le risque de voir un de mes numéros de téléphone apparaître sur les fadettes de mon dealer, un homme du genre à être dans le collimateur de la police. Plus largement, l'Hygiène réclamait de moi un respect scrupuleux de toutes les lois en vigueur partout dans le monde. De l'extérieur, je devais ressembler à un gentil petit mouton.

Maintenant que j'avais les bonnes Attitude et Hygiène, je pouvais passer à la suite et ouvrir les hostilités. Si, en juin 1941, les Allemands s'élancèrent à la conquête de l'URSS avec trois groupes d'armées distincts, j'avais de mon côté deux théâtres d'opérations à investir.

Théâtre des opérations extérieures

TOE001

Ma carrière de soldapocalypse n'étant pas compatible avec la fonction publique, je remis ma démission très rapidement. La démarche fut bien comprise et facilitée par mon administration au vue des circonstances. Le mouvement suivant fut pour appeler Francis, ami de longue date que j'avais connu à l'Université. Nous travaillions à côté des cours dans une célèbre société de gardiennage, à faire des nuits dans des hôtels, des entrepôts, des expositions. Une amitié était née, une des dernières qui me restaient encore. Francis avait finalement abandonné les études pour choisir la promotion interne et bien

lui en avait pris car il était rapidement devenu cadre supérieur.

« Tu viens de perdre tes parents, ta sœur et tes neveux en moins d'un mois ? C'est horrible. Oublie les soucis professionnels, je suis là. Tu passes demain et tu auras ce dont tu as besoin. Je vais t'aider comme je peux. »

Vous voyez ? On me dorlotait, on compatissait, on avait de l'empathie à mon endroit alors même que je n'aspirais qu'à pisser sur les cendres fumantes de notre société. L'ironie de la chose était un des mets les plus délicieux de mon nouveau quotidien.

Avec cet exemple et celui de la mort de mes parents, vous pouvez voir combien ma vie d'avant portait en germes ce qui s'est passé. La route dangereuse pour tuer mes parents, le pactole amassé au fil des ans, l'ancien ami pour devenir agent de surveillance et d'autres encore, vous verrez : tous les éléments de mon passé se combinaient entre eux pour m'ouvrir la route du Futur à Venir. Plus que jamais, je mettais mes pas dans ceux de la Providence. Merci Adolf !

Le lendemain, Francis me tomba dans les bras, me regarda droit dans les yeux, secoua la tête et débita une ou deux condoléances de rigueur. Je dus faire un léger effort pour garder mon sérieux funéraire.

« Alors, dis moi, que puis-je pour toi ? »

Que voulais-je exactement ? Une place dans la loge de surveillance du laboratoire haute sécurité qui avait ouvert récemment et où j'avais aperçu le logo de la société de gardiennage. Mon meublé était bien évidemment situé à quelques rues de là.

«Trois ou quatre nuits par semaine, un poste peinarde, comme celui où on s'est rencontré. »

Car je ne voulais pas aller trop vite en besogne. Lenteur est mère de discrétion, surtout concernant ma nouvelle Hygiène.

« Ca te suffira niveau salaire ?

- J'ai hérité un peu de mes parents donc ça ira. Je fais ça surtout pour la couverture maladie et car j'ai besoin de calme. »

Il me trouva un poste de trois nuits dans un bâtiment universitaire en proche banlieue parisienne.

« Tiens, ici, c'est peinarde. Commence, reprends les habitudes puis on verra ensuite. D'accord ? »

Et voilà ! En un tour de main, sur mes épaules, la jolie tunique de gardien, de veilleur de nuit, d'agent de sécurité.

Appelez cela comme vous voudrez. Personnellement, avec ma vision toute martiale des choses, j'avais l'impression d'entamer mes classes avant de recevoir mon affectation.

Théâtre des opérations intérieures **TOI001**

Comme je savais où installer mon Château et que j'avais les fonds, l'opération Citadelle – un des noms de code du TOI – démarra sur les chapeaux de roues.

Mon choix s'était porté sur le Causse Méjean, en Lozère, dans le sud du Massif Central. C'était un vaisseau calcaire planté à mille mètres de haut – altitude garantissant une meilleure salubrité de l'air – et ceinturé par les gorges de la Jonte et du Tarn. Il ressemblait à un vague rectangle de trente kilomètres sur vingt, avec seulement trois routes dignes de ce nom pour y grimper. Isolé, protégé par cinq cents mètres de parois, le Causse était une terre quasi-désertique, aride, hostile, avec quatre ou cinq habitants au kilomètre carré.

L'endroit idéal pour la vie d'après.

Je connaissais l'endroit pour y avoir randonné à plusieurs reprises. Chaque fois, je m'étais senti profondément isolé du reste du monde sur ce plateau haut perché qui évoquait, en certains endroits, les steppes mongoles.

Petit plus appréciable, il y avait un club de vol à voile au milieu du Causse, c'est à dire une piste d'atterrissage, des planeurs et deux avions pour les tracter. J'y avais même des hélicoptères.

Il n'y avait qu'un seul point noir : l'absence d'eau. Poreux, les calcaires du Causse ne la retenaient pas mais d'une part, elle coulait en abondance au pied du Causse et d'autre part, j'avais beaucoup d'argent et encore plus d'idées.

Sur Internet, je pris rendez-vous avec des agents immobiliers sur place avant de conduire d'une traite pour arriver à Florac, au pied du Causse, en début de matinée.

« J'aimerais acheter une grande bergerie isolée au coeur du Méjean, même en ruine. Le prix n'est pas vraiment un problème. »

L'agent sentit tout de suite qu'il avait affaire à un client qui ne négotierait pas sur les honoraires donc il se montra disponible et obséquieux. Il me montra trois bergeries mais aucune ne cadrait avec mes besoins.

L'après-midi, j'étais à Meyrueis dans une autre agence, cette fois-ci dirigée par une femme d'une quarantaine d'année. Même discours avant de grimper sur le Causse pour trois nouvelles visites aussi peu pertinentes.

Dans la troisième bergerie, en reluquant pour la énième fois ses fesses, excité par son corps non pas des plus fins mais souple, attirant, excitant, j'eus envie de valider le changement et de tester le regard Apocalypse.

Sans prévenir, au franchissement d'une porte, je fis un pas vers elle pour poser ma main sur sa fesse gauche, paume ouverte, pour resserrer lentement les doigts et faire crisser l'étoffe de sa jupe sur son collant.

Sa première réaction fut de se cabrer, de se tendre puis mon regard happa le sien. Que pouvait-elle faire devant le rayon laser de mes yeux Fin du Monde ?

Rien.

« Je suis...

- Mariée ? Ce n'est pas un problème pour moi. »

Déjà, elle se détendait.

Une seconde plus tard, je l'embrassais.

Une minute plus tard, j'étais en elle.

Deux minutes plus tard, elle ouvrait les vannes du plaisir.

« Encore, t'arrête pas ! Bourre-moi salopard ! J'avais oublié comme c'est bon ! Mon mari est nul... Jamais été foutu de me faire gueuler comme ça... Continue, fais moi couiner. »

Bref, ses remontrances à l'endroit de son mari validaient le changement. Mon regard Apocalypse me conférait un super pouvoir sexuel. Mes yeux étaient tellement gorgés de Thanatos que cela exaltait l'Eros.

« Eh mec ! T'es plein aux as, tu te mets à baiser alors pourquoi continuer ton projet mortifère ? »

Certains d'entre vous aimeraient peut-être m'apostropher de la sorte. Je vous arrête tout de suite. Déjà, il s'agirait de me parler avec plus de déférence car je ne suis pas n'importe qui. Je suis l'Aube d'une Nouvelle Ère, ce qui se respecte.

Ensuite, laissez-moi vous rappeler que le satyre n'est apparu qu'une fois engagé sur la voie du Geste. Sans fin du monde, pas de regard Apocalypse, *capisce* ? De même pour l'argent et pour Marla. Ces éléments du plan et de ma vie bornaient la route du Chaos et aucune autre.

Après trois jours à arpenter le Causse, je vis enfin la perle rare : un terrain de quatre hectares au coeur du Méjean, hors du Parc National des Cévennes. Bordés de sapins³, il abritait deux vieilles bergeries disposés en angle droit, avec un espace entre elles. Ni eau courante ni électricité mais les réseaux passaient à cinq cent mètres. Un mur était en partie écroulé et les toitures à refaire mais pour le reste, les bergeries semblaient saines. Surtout, elles étaient parfaitement isolées du reste du monde. Aucune demeure habitée à moins de deux kilomètres. Aucun hameau ou village à moins de cinq. L'endroit idéal.

« Votre prix ?

- Cent soixante mille. »

Le lot en valait trente ou quarante de moins mais j'avais besoin de me mettre le propriétaire dans la poche. Toujours la logique montécrisolienne : semer l'argent pour récolter la coopération. En l'occurrence, j'avais besoin qu'il me recommande

3 Avant le Geste, le Causse était envahie par les sapins qui le colonisaient sauvagement depuis les plantations industrielles du 20^e siècle, ce qui, dans la perspective de la survie à venir, était parfait pour le chauffage.

aux artisans car le chantier n'allait pas être une mince affaire.

J'avais de grandes ambitions pour la suite car vous vous doutez bien que je voulais faire un peu plus qu'y survivre dans mon nouveau monde. Je voulais y être un héros, un acteur majeur. Le Méjean, château fort naturel était tout désigné pour devenir une république isolée, un royaume perché, un gouvernement autonome ou quoi que ce soit sur lequel je pourrais régner mais encore une fois, j'anticipe.

« Topez là, dis-je en tendant la main. J'ai l'argent, je n'ai pas besoin d'un crédit. Quand pouvons nous signer ? »

Il ouvrit deux grands yeux bien ronds qui le firent ressembler à un hibou hébété puis il se ressaisit et me tendit la main, tout sourire. Le lendemain, je regagnai Paris pour prendre mes fonctions de veilleur de nuit.

TOE002

Autre mesure du changement survenu dans mon existence, la joie qui était mienne à l'idée de reprendre mes fonctions de veilleur de nuit. Jamais je n'avais pris le moindre plaisir lors de mes diverses expériences professionnelles. Travailler était exclusivement rébarbatif. Ce soir-là, devant ma glace, j'exultai.

Il me fallut une heure et deux changements pour rejoindre le bâtiment à surveiller, en plein coeur d'un quartier périphérique anonyme et rénové. C'était l'endroit parfait pour se cacher de la Pieuvre en attendant de la renverser : en plein coeur de ses territoires normalisés.

Cette annexe, baptisée Université par mes soins, abritait des salles de cours, quelques laboratoires et surtout, des étudiantes, qui étaient l'autre raison pour laquelle j'étais souriant devant ma glace en me préparant. Avec mon regard Fin du Monde et mon magnétisme soldapocalyptique, j'espérais un truc du genre renard dans un poulailler. Ce fut exactement cela. Sept mois et demi la gueule dans les plumes, à croquer de la poulette.

La première fut une troisième année qui toqua à la loge alors que je prenais mon poste, un peu après vingt deux heures. Ultra-bandante comme Ludivine Sagnier.

« Excusez-moi de vous déranger si tard... Je sors du gymnase... J'ai oublié mon téléphone en TD tout à l'heure. Ce serait possible de la récupérer ? »

Le gymnase jouxtait l'Université.

« Dans quelle salle, mademoiselle ? Je dois vous accompagner. »

Je fus silencieux dans les couloirs, me contentant de lui adresser un sévère regard Fin du Monde à chaque porte que nous franchissions. Dans la salle de cours, pour récupérer son téléphone, elle se pencha entre deux tables et m'offrit une vue captivante sur ses fesses.

« Dieu quel cul ! »

Elle se retourna vivement mais je vis néanmoins un sourire flatté sur son visage.

« De manière générale, mademoiselle, vous êtes extraordinairement bandante. »

Je tenais au vous.

Nouveau sourire chez elle.

Nouveau regard, plein de séismes, de Fin du Monde, d'Eros et de Thanatos de ma part. J'avais déjà du béton armé dans le slip.

« D'ailleurs, je bande. »

Que ce soit volontaire ou non, son regard glissa le long de mon corps que je fis pivoter pour lui offrir au mieux l'enflure de mon pantalon.

L'instant d'après, le tigre bondissait sur sa proie.

« Je bosse le jeudi, le vendredi et le samedi, lui dis-je alors que je m'agitais en elle. Tu sais quand oublier ton téléphone maintenant. »

Sophie revint régulièrement puis il y eut une autre étudiante, deux laborantines et enfin, cerise sur le gâteau, une amie de Sophie.

« Elle t'a parlé de moi ?

- Oui. »

À ce moment précis, ses talons étaient sur mes épaules et mes mains serraient ses chevilles.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Elle a dit que tu baisais super bien.

- Et alors, ton verdict ?

- Elle a raison.
- Elle a raison quoi ?
- Tu baisses super bien.
- Dis-le encore.
- Tu baisses super bien. »

Toutes les cinq sont dans ma mémoire comme le gang des Biologistes. Le sexe avec elle était une activité saine, sportive et hygiénique. Un sexe dépouillé, épuré, simplifié. Peu de pipes, de cunilingus ou autres subtilités introductives. J'écartais jupes, pantalons et culottes pour saillir, pénétrer, prendre contre la porte, le mur, la table, au sol, jusqu'à râler comme un taureau, jusqu'à suer comme au sauna. C'était ma façon à moi de préparer mon corps de soldapocalypse pour le Renouveau à venir.

Une chanson pour illustrer cette période ? Gloria de Van Morrison mais reprise par les Doors, uniquement en live. Les six minutes les plus sexuelles de l'histoire du rock.

*Wrap your legs around my neck
 Wrap your arms around my feet
 Wrap your hair around my skin
 I'm gonna huh, all right, okay, yeah
 It's getting harder, It's getting too darn fast
 Come on, now, let's get it on
 Too late, too late, too late, too late, too late
 Make me feel all right
 Gloria, gloria, gloria...*

Ce morceau résumait tout.

Plus largement, les Doors étaient parfaitement adaptés à la période. Light my fire, Love me two times, Alabama Song, The end... Jim ne parle que de sexe, de toute manière.

Cette haute activité sexuelle eut une conséquence indirecte : elle m'aida à parachever mon déguisement. Pour la Pieuvre ou ses séides, je n'étais rien d'autre qu'un satyre rentier qui spéculait en Bourse et vidait les siennes.

« Circulez, y'a rien à voir ! »

La réalité était tout autre.

Camouflées derrière le sexe, mes principales activités pendant ces longues nuits furent l'étude et la préparation de mon Geste, par les livres autant que par Internet.

Premier champ d'investigation, les virus, bactéries et autres cochonnetés microscopiques que j'allais offrir au monde pour sa rédemption. Ce sujet étant le plus secret et le plus central de tous, je fis ma culture uniquement via des livres d'occasion payés en liquide.

Ensuite...

Non, inutile de nous embarquer dans le fastidieux déroulement de mes investigations préparatrices. Vous réaliserez au fil de ces lignes combien j'ai travaillé, combien était minutieux mon plan.

Pour illustrer une des facettes de l'Hygiène, dans la loge, je faisais mes recherches Internet en navigation privée sauf celles concernant les travaux du Château. Ainsi, dans l'historique de mon navigateur, on trouvait mille liens vers les grands surfaces de bricolage, les forums de construction et tous les sites liés au bâtiment. Rien sur l'apocalypse et la fin du monde. Globalement inoffensif, comme aurait dit l'autre, ce qui ne me rendait que plus dangereux.

Côté pratique professionnelle, ayant déjà exercé ce métier faiblement technique pendant quatre ans, il me fallut trois jours pour retrouver mes réflexes et mes marques.

Sept mois plus tard, je revins voir Francis.

« C'est un peu galère de se taper deux heures de trajet aller-retour. J'ai cru voir le logo de la boîte sur un labo pas trop loin de chez moi... Tu penses qu'il y aurait moyen ? »

Ajoutez à cela deux places pour la demi-finale de Champions League du PSG dont mon ami était fan depuis toujours et vous avez un soldapocalypse qui vient de recevoir l'affectation tant attendu, le laboratoire haute sécurité du professeur Lignan.